

## Des vertus de l'effacement

Marianne Apostolides, *Sophrosyne*, Book Thug, 2014

Simon Brousseau

---

Number 308, Summer 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/77954ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Brousseau, S. (2015). Review of [Des vertus de l'effacement / Marianne Apostolides, *Sophrosyne*, Book Thug, 2014]. *Liberté*, (308), 53–53.

# Des vertus de l'effacement

La philosophie, une façon concrète de vivre.

SIMON BROUSSEAU

IL Y A tant de raisons de désespérer qu'on ne sait plus par où commencer pour penser la situation humaine. On voudrait poser le problème correctement dans l'espoir fou de le résoudre, mais le langage se délite sous l'effet de la catastrophe qu'on pressent lorsqu'on s'autorise à imaginer le pire.

Aleksandros, le jeune narrateur de *Sophrosyne*, fait doublement l'expérience de cette solitude métaphysique, lui qui rédige une thèse sur le concept évoqué par le titre

(maîtrise de soi, modestie, tempérance) tout en faisant le deuil de sa mère (Sofia), une Grecque qui a émigré en Amérique du Nord alors qu'elle était enceinte de lui. Après lui avoir transmis avec une rigueur exaltée sa connaissance de la philosophie antique, elle disparaît et l'abandonne à son sort, seul avec ce legs difficile à porter. Un des aspects captivants du roman est la façon dont Marianne Apostolides y trace les contours de cette figure maternelle, d'abord en décrivant les

**MARIANNE APOSTOLIDES**  
*Sophrosyne*

BookThug, 2014, 176 p.

la philosophie antique, elle disparaît et l'abandonne à son sort, seul avec ce legs difficile à porter. Un des aspects captivants du roman est la façon dont Marianne Apostolides y trace les contours de cette figure maternelle, d'abord en décrivant les

souvenirs qui hantent Aleksandros, puis en le faisant dialoguer avec l'absente. Au fil de dialogues imaginaires, la relation mère / fils se complexifie grâce à leur passion commune pour la philosophie, mais aussi pour les mots et la justesse dont il faut faire preuve dans leur usage. L'ambiance étouffante, le ressasse-

ce qui était libérateur dans le dialogue devient stérile dans la solitude parce que le langage, constate-t-il peu à peu, doit ouvrir un espace commun. Ses recherches sur la *sophrosyne* l'aideront à admettre la nécessité de sortir du huis clos de sa boîte crânienne, justement en faisant preuve de l'abnégation suggérée par le concept qui l'obsède. Le roman laisse ainsi entendre qu'il existe un art de se poser les bonnes questions, et de la bonne façon, ceci afin de respecter la sagesse antique qui veut que la véritable connaissance soit toujours incarnée, c'est-à-dire une manière d'exister.

Certains reprocheront peut-être à Apostolides un certain didactisme, son symbolisme parfois lourd ou encore la spiritualité un peu cliché qui imprègne son roman. Cependant, il faut lui rendre justice et noter que son texte se montre conscient des dangers qui le guettent en soumettant la pensée schématique à l'épreuve des contradictions de la vie concrète, et persiste en affirmant l'importance d'aborder de front les questions fondamentales de l'existence. Sa franchise, son entêtement à chercher du sens commun dans le fatras de notre époque font toute la valeur du livre. **L**

Il existe un art de se poser les bonnes questions.

ment de quelques idées obsédantes, l'impératif éthique de mener une vie signifiante; tout concourt à faire ressentir l'urgence animant ces deux êtres anachroniques qui cherchent à tirer profit des enseignements de Socrate et d'Aristote.

La passion transmise par la mère est cependant aussi un fardeau, car, une fois seul, Aleksandros fait le constat de la faillibilité de sa pensée :

# Le réel et son déguisement

L'art selon Jacob Wren est un contrat social.

DANIEL LETENDRE

LA CLÉ de *Polyamorous Love Song* arrive à la toute fin du roman alors que Jacob Wren propose une réflexion sur la chanson pop qui éclaire les quelque deux cents pages précédentes.

À propos de cette musique commerciale, le narrateur s'interroge : quelle serait notre conception de l'amour si les chansons qui le prennent pour thème

ne pleuraient ou ne célébraient pas uniquement le grand amour?

Si cet amour tant chanté, plutôt qu'être exclusif à une seule personne, était pluriel, transformant les mélodies en *polyamorous love song*?

Wren pose ainsi une question essentielle à laquelle tous les chapitres du livre, comme autant d'expérimentations sur le même thème, cherchent à répondre :

**JACOB WREN**  
*Polyamorous Love Song*

BookThug, 2014, 186 p.

quel est le pouvoir de l'art sur le réel, sur la manière dont les gens mènent leur vie, conçoivent la réalité et, surtout, concrétisent des formes de vivre-ensemble suggérées par l'art?

Cheminaut ingénieusement des conséquences à la cause, d'une œuvre d'art à sa production fantasmagorique ou véritable, la structure narrative de *Polyamorous Love Song* oblige le lecteur à considérer les premiers chapitres – avant que la trame narrative ne les réunisse – comme des expérimentations isolées, comme autant de rêves dans lesquels une nouvelle conception de l'art devient le prétexte à un changement radical des règles garantissant la cohésion sociale. Explorations de divers possibles, ces fables – où des mascottes revendiquent la reconnaissance sociale de leur « espèce », où un livre, gageure d'étudiants, devient le Verbe d'une nouvelle religion – brouillent la frontière entre réalité et fiction puisque des propositions artistiques sont mises en œuvre, telles quelles, dans le réel.

Un exemple : des hommes et des femmes choisissent, suivant l'idée d'une cinéaste, de scénariser

leur vie et d'en vivre les péripéties, plutôt que de les donner à jouer à des acteurs, et de les graver sur pellicule. Ce nouveau type de cinéma les oblige à passer à l'action et transforme leur vie en une fiction réelle et ininterrompue, un cinéma vivant. Obnubilés par cette scénarisation constante du quotidien, ils n'arrivent cependant plus à concevoir que des actions n'auraient pas été « écrites » à l'avance, qu'elles ne fassent pas partie d'un film en train d'être « tourné ». La réalité et la fiction cinématographique deviennent indiscernables, si bien que l'apparition de leur mentor avec une caméra à l'épaule leur révèle que leur vie n'est qu'artifice, créant alors la plus grande des confusions.

Wren, qui se promène entre théâtre et roman, et qui est publié en français au Quartanier, a l'habitude d'être qualifié, un peu facilement, de « surréaliste ». Il me semble pourtant qu'il livre ici un texte qui plonge au cœur de la réalité de l'imaginaire contemporain, où l'influence de l'art, industriel ou non, sur les codes et les formes de vie partagés par tous est loin d'être neutre. **L**